



L'église Notre-Dame-de-Mouchac d'Aillas

Marion Provost

C'est sur la rive droite de la Bassanne, ruisseau qui sillonne les plateaux du Bazadais méridional, que se tient la modeste mais non moins imposante église Notre-Dame-de-Mouchac d'Aillas (fig. 1). Ce village du canton d'Auros, distant d'une dizaine de kilomètres de Langon, Bazas et La Réole est établi sur l'une des premières terrasses qui bordent le lit majeur de la Garonne, à la frontière avec le Lot-et-Garonne.

L'édifice se distingue au sein d'un territoire rural au maillage dense d'anciennes paroisses, constellé de modestes églises romanes. Son plan à transept et chevet à trois chapelles, de même que ses dimensions, contribuent à le singulariser. Les formes architecturales rappellent les constructions du nord de l'Aquitaine, et en particulier celles de l'Angoumois et de la Saintonge. Enfin, le soin apporté au décor sculpté -omniprésent sur les parties anciennes de l'édifice- ou encore les fresques qui colorent l'abside et les absidioles, sont autant de particularités qui dérogent à la simplicité commune aux édifices du canton ; tout au plus y rencontre-t-on en effet quelques modillons ou chapiteaux qui ornent ci-et-là un portail occidental ou l'arc triomphal d'une abside.

L'édifice fit l'objet d'une brève monographie dans l'ouvrage de Jean-Auguste Brutails, *Les vieilles églises de la Gironde* (1912), et plus récemment d'une notice de Jean-Bernard Marquette au sein du recueil de dessins de Léo Drouyn publié par Bernard Larrieu ¹. Pierre Dubourg-Novès y consacra également quelques lignes dans son étude *Guyenne romane* ².

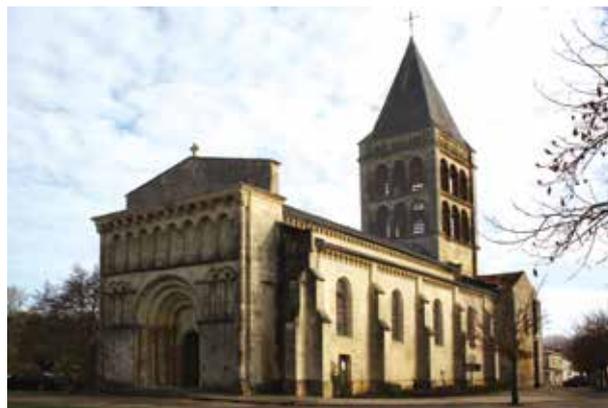


Fig. 1. - Église Notre-Dame-de-Mouchac, vue d'ensemble.

Le fonds de l'évêché de Bazas et le pouillé du diocèse, qui auraient certainement été des sources précieuses, brûlèrent respectivement au XVIII^e siècle et lors de la Révolution ³. L'église intéressa les érudits dès la fin du XIX^e siècle, époque

1. . Il s'agit d'un ouvrage collectif : *Léo Drouyn et le Bazadais méridional*. Editions de l'Entre-deux-Mers, 2000.

2. . Dubourg-Novès, Pierre. *Guyenne romane*. La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1969.

3. . Le pouillé du diocèse a en effet été livré aux flammes en 1793 par le Conseil de la Commune de Bazas.

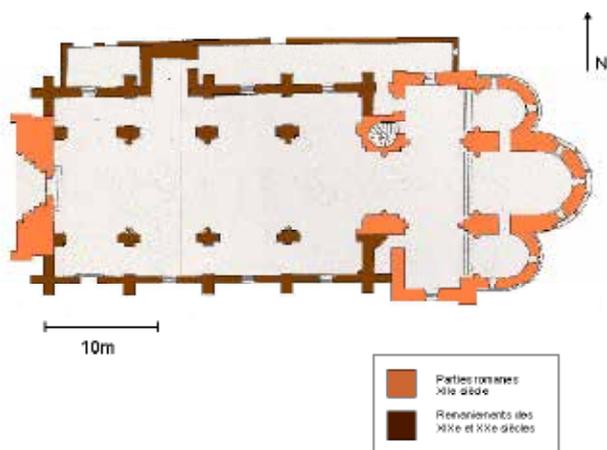


Fig. 2. - Plan de l'église Notre-Dame-de-Mouchac d'Aillas.

à laquelle Notre-Dame de Mouchac échappa à la destruction, grâce à l'intervention de la Commission des Monuments historiques⁴.

L'église présente un plan en croix latine, normalement orienté (fig. 2). De l'édifice roman de la première moitié du XIIe siècle, on conserve aujourd'hui une abside principale flanquée de deux absidioles⁵ ouvrant sur un transept ainsi que la façade occidentale à étages d'arcatures⁶. La nef et la croisée du transept n'ont quant à elles pas résisté à la volonté d'agrandir et de moderniser l'église : dans les premières années du XXe siècle la municipalité décida de remanier le vaisseau, qui accueillit deux collatéraux. Ces travaux furent menés dès 1902 par Léon Drouyn⁷.

Quelques éléments sur la paroisse à l'époque médiévale

La plus ancienne mention de cet endroit apparaît dans les textes sous le nom de *pagus alliardensis*⁸, dépendant du monastère de La Réole, ce qui témoigne de la présence d'une population sur ce territoire à l'époque gallo-romaine; l'ancien toponyme Mouchac semble confirmer cette hypothèse. Cela est d'autant plus probable que l'on sait que de nombreuses exploitations domaniales s'organisèrent à cette époque le long de l'axe formé par la Garonne.

Les premières terrasses situées au sud du fleuve étaient soumises au XIe siècle à l'influence du prieuré bénédictin de La Réole⁹, lui-même placé sous l'autorité de l'abbaye de Fleury. Après 1080, le rayonnement de la Sauve-Majeure fut déterminant dans la région. La façade occidentale de l'église Notre-Dame de Mouchac révèle notamment une parenté avec

les formes architecturales de cette dernière abbaye. En outre, se tient à proximité immédiate d'Aillas l'abbaye cistercienne du Rivet, dont l'existence est attestée dès le XIIe siècle; celle-ci fut à l'origine de plusieurs fondations paroissiales proches¹⁰.

L'habitat semble d'abord avoir été regroupé dans ce village autour d'un château doté d'une simple chapelle, situé sur les hauteurs de la rive droite de la Bassanne. Construit une cinquantaine de mètres au-dessus de l'endroit où s'élève l'église (celle-ci ayant été édifiée sur la rive gauche), sa présence est attestée dès 1254¹¹. La famille d'Albret y fonda une seigneurie, dont témoigne l'hommage fait par Bernard Ezii d'Albret au roi d'Angleterre en 1341. Aillas constituait ainsi l'une des plus anciennes possessions de cette famille, de même que Cazeneuve ou Castelnau-de-Cernès; on ignore cependant à quel moment elle entra dans la famille.

L'endroit bénéficiait du trafic de la vallée de l'Avance ainsi que de celui reliant Bordeaux à Toulouse par la Ténarèze. Jean-Auguste Brutails montra en outre l'existence « d'une voie nord-sud passant par Petit-Palais, Puisseguin, Sainte-Colombe, Gours, Blasimon et La Réole, puis d'Aillas vers Captieux »¹². Il faut signaler que plusieurs des édifices situés sur cette voie présentent des caractéristiques qui témoignent d'une probable influence des modèles venus du nord de l'Aquitaine et en particulier de Saintonge (notamment sur les façades des églises de Petit-Palais, de Blasimon et d'Aillas). Notons enfin que les pèlerins empruntant la *Via lemovicensis*, qui venaient de Périgueux, pouvaient utiliser l'un des nombreux itinéraires, passant par La Réole et Auros pour se rendre à Bazas, puis Saint-Sever. Ce territoire semble donc avoir été assez largement parcouru au cours du Moyen Âge.

4. . Celle-ci opéra un premier classement de l'ensemble de l'église en 1842.
5. . L'église comporte deux chapelles dont celle du nord est consacrée à Saint-Martin, tandis que la seconde l'est à Saint-Michel. M. Pierre Coudroy de Lille rappelle que l'autel sud était probablement dédié à Sainte-Catherine avant la Révolution (Coudroy de Lille Pierre. 1976, p. 241).
6. . L'abside et les absidioles furent récemment l'objet d'une inscription à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques (2004) tandis que la façade restait classée.
7. . Cet architecte (1839-1918) était l'unique fils de Léo Drouyn, il fut rattaché à la Commission des Monuments historiques en 1886.
8. . Ducourneau Alexandre. 1842, p. 264.
9. . Le monastère de Squires est mentionné dès 977. Son influence ne dépassait pas les premières terrasses situées au sud de la Garonne (Traissac, Elisabeth. 1960, p. 141-158.)
10. Traissac, Elisabeth. 1960, p. 141-158.
11. . Michel, F. R.G., t. I., 1885, n° 4169, (1254) ; Bémont, Charles. R.F., n° 240 et n° 560, 1914, (19 et 24 mars 1274, reconnaissance de Bernard Aiz IV d'Albret).
12. Brutails, Jean-Auguste. 1925, t. XVIII, p. 18-19.

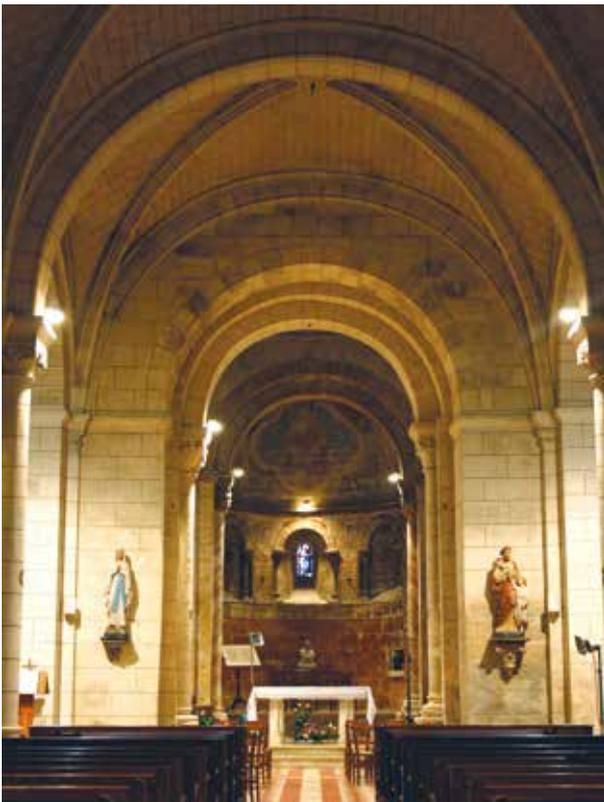


Fig. 3. - Vue de l'abside depuis les travées occidentales du vaisseau.

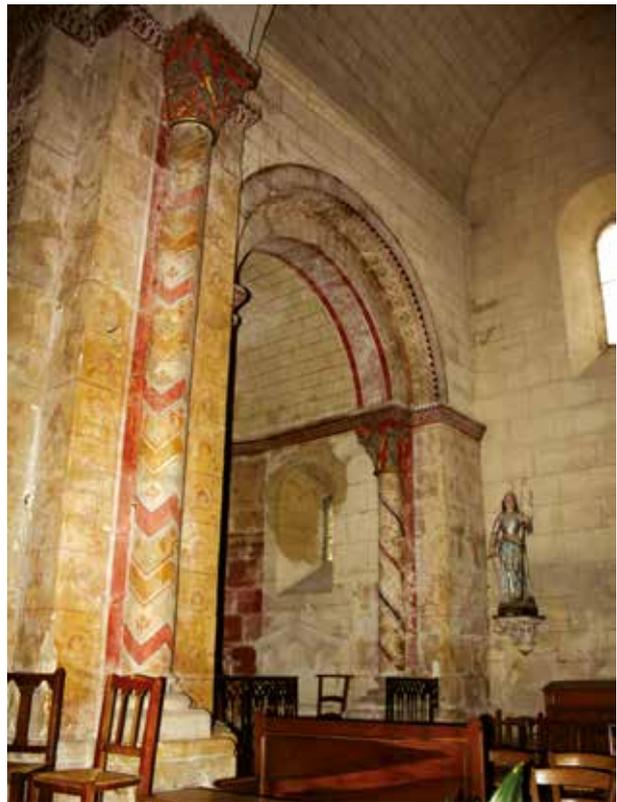


Fig. 4. - L'absidiole sud, vue depuis la croisée du transept.

Les sources étant, comme on l'a expliqué, quasi inexistantes en ce qui concerne le Moyen Age, les renseignements de la période moderne nous permettent de mieux appréhender l'histoire de la paroisse. Celle-ci avait pour limite géographique naturelle les contours d'un bassin entouré de deux petits affluents du Lisos, lui même relié à la Garonne. Elle faisait partie du diocèse de Bazas, qui s'étendait des rives de la Dordogne à Roquefort, de Casteljaloux à Belin-Beliet. On y comptait nombre d'édifices des XIe et XIIe siècles, à l'image de la Guyenne, parsemée de petites églises rurales¹³. La seigneurie d'Aillas comportait à l'époque moderne les trois paroisses de Berlin, Notre-Dame-de-Mouchac et Aillas-le-Vieux, dont l'église au vocable ancien (Saint-Martin), située à quelques kilomètres seulement de la précédente et comportant des éléments attribuables au XIe siècle, était peut-être l'édifice primitif¹⁴.

Etude architecturale

Stéréotomie

Avant d'étudier les différentes parties qui la composent, intéressons nous au parement roman de l'église. Les parois du chevet ont été réalisées grâce à un bel appareil de pierre de taille de dimension moyenne. Sous la corniche qui porte la croupe de l'abside principale court une assise de petit appareil de pierre de taille, de forme allongée. Les blocs situés au-dessous sont de taille moyenne; leur dimension augmente jusqu'à atteindre les assises inférieures, formées d'un soubassement comportant de très grandes pierres, permettant d'asseoir cette partie de l'église voûtée d'un cul-de-four sur des bases solides. La

13. Prenons l'exemple d'une portion de ce territoire, le canton d'Auros, au sein duquel on ne comptait au Moyen Age pas moins de vingt-et-une églises et chapelles sur un espace d'environ 150 km².

14. Notes personnelles de M. Pierre Coudroy de Lille.

dimension importante de ces derniers blocs de pierre nous permet de supposer qu'ils ont été extraits à proximité, d'autant que le calcaire employé pour construire l'église comporte parfois des astéries, ce qui n'est guère étonnant dans cette région, dont les plateaux formés d'anciennes terrasses alluviales sont sillonnés de petits cours d'eau aux flancs couverts par ce type de pierre.

Les absidioles et les bras du transept présentent un parement extérieur aux mêmes caractéristiques, le calibre des pierres étant cependant plus homogène. Les contreforts plats qui relient les trois parties du chevet, s'élevant jusqu'au sommet du mur grâce à une retraite en partie haute, comportent un appareil similaire, leurs assises correspondant à celles des murs. Les baies percées dans ce chevet appartiennent au type le plus répandu au XII^e siècle, à linteau monolithe échancré et aux jambages appareillés. Quant à la façade, son appareil de pierre de taille de dimension moyenne se compose d'assises plus régulières, hormis le fronton dont l'appareil mêle blocs de pierre et moellons en partie supérieure, ce qui indique probablement qu'il a été restauré ou monté *a posteriori*. Ainsi, la qualité de la stéréotomie se révèle être un précieux auxiliaire permettant de dater l'édifice de la première moitié du XII^e siècle.

Evoquons enfin la présence de nombreux signes lapidaires, notamment sur l'appareil de pierre de la façade et plus particulièrement autour de l'archivolte du portail, auxquels s'intéressa Léo Drouyn. Ce sont généralement des motifs d'une dizaine de centimètres de long, en forme de S, des croix encadrées, des signes s'apparentant au symbole de l'infini ou au ρ .

Les parties orientales et l'original chevet à arcatures

Le vaisseau principal de l'église se prolonge par un transept, sur lequel s'ouvrent conjointement l'abside et les deux absidioles contiguës, par l'intermédiaire de grands arcs en plein cintre à double rouleau retombant sur des chapiteaux sculptés (fig. 3 et 4). Le plan de l'abside en demi-cercle - dont l'axe dévie légèrement vers le nord - s'étire vers l'est, créant un espace assez profond. Cette formule est courante au XII^e siècle et témoigne d'une évolution de la forme de cette partie de l'église, qui se résume souvent à un hémicycle, parfait ou non, au siècle précédent. Une communication y est établie avec les deux absidioles, grâce à deux étroits passages au simple arc en plein cintre, percés dans les parois latérales. Cette disposition se retrouve, par exemple, dans l'abside de l'abbatiale de la Sauve-Majeure. Outre l'aspect pratique permettant de faciliter la circulation entre les chapelles, cela revêt un caractère symbolique, les espaces liturgiques étant ainsi clairement unifiés.

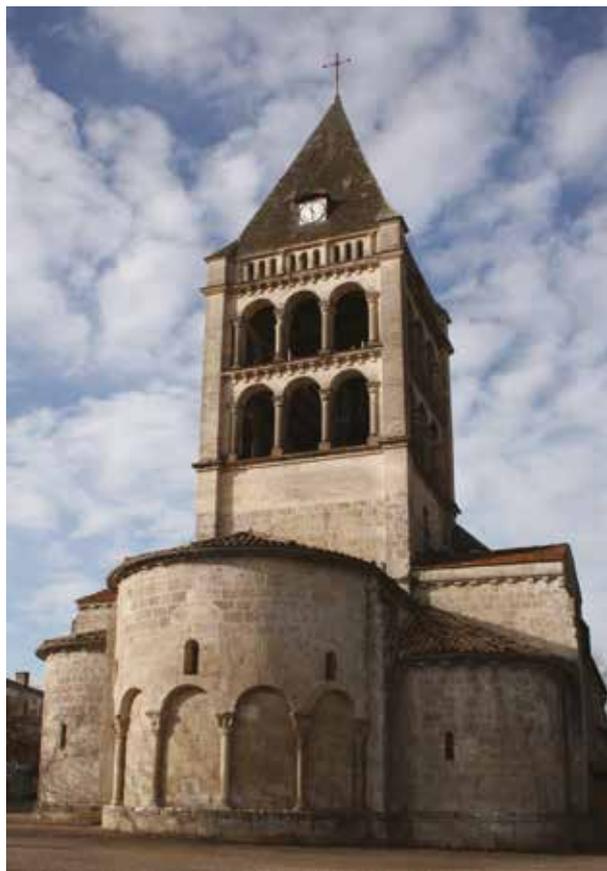


Fig. 5. - Vue du chevet depuis le nord-est.

La disposition intérieure de cette abside est somme toute assez courante. Le maître autel surmonté d'une voûte en cul-de-four est éclairé par trois étroites fenêtres à arc en plein cintre, largement ébrasées à l'intérieur et assez haut placées. Chacune est surmontée d'un arc à rouleau unique, porté par deux colonnettes. La partie extérieure est en revanche plus originale (fig. 5). Le chevet réalisé en bel appareil de pierre de taille - comme nous l'avons évoqué précédemment -, se pare en effet d'une arcature aveugle qui court à mi-hauteur, où se déploient cinq arcs en plein cintre reposant sur des colonnettes à chapiteaux ouvragés¹⁵. Si des arcatures ornent assez fréquemment le chevet des églises en Gironde témoignant du rayonnement des réalisations d'ateliers saintongeais, la disposition de cette arcature en partie basse constitue une particularité. Les ouvertures sont en effet généralement placées à l'intérieur

15. L'aspect de certaines d'entre elles laisse deviner plusieurs restaurations. Il en va de même pour la baie axiale, qui fut agrandie puis reconstruite, probablement d'après sa forme primitive mais située plus haut que les deux baies qui l'encadrent.

de chaque arc (comme c'est par exemple le cas à Bégadan ou Langoiran en Gironde ; à Conzac, Rioux ou encore Talmont en Saintonge). Est-ce un choix, ou peut-on imaginer qu'il s'agit là d'une réalisation venue se surajouter à un chevet préexistant, dont on aurait conservé les anciennes ouvertures ? L'appareillage homogène à l'extérieur, tout comme dans la partie intérieure dont on devine sous les peintures le moyen appareil de pierre de taille, semble infirmer cette hypothèse.

Ainsi, l'influence de modèles venus du nord de l'Aquitaine est-elle prégnante au chevet de l'église d'Aillas, qui témoigne également de la créativité de ses maîtres d'œuvre - cette partie de l'édifice constituant une interprétation originale du chevet à arcatures.

Quant aux deux chapelles latérales, leur plan est fort simple: l'absidiole nord présente une forme semi-circulaire, contrairement à celle du sud, qui dessine une demi-ellipse. Chacune est voûtée en cul-de-four et percée de deux étroites fenêtres situées à mi-hauteur, l'une dans l'axe de la chapelle, l'autre placée respectivement au nord et au sud. Elles conservent des traces de peintures dont nous verrons que Michelle Gaborit, à la suite de Robert Mesuret, les considère comme étant des réalisations gothiques. Seuls deux éléments viennent contredire le caractère assez novateur du chevet: il s'agit de l'encadrement des baies axiales de ces absidioles qui apportent à l'ensemble une note discordante. Celui de l'absidiole nord est formé de faux claveaux gravés dans la pierre, tandis que des tresses sculptées en très faible relief ornent le cintre de la baie axiale de l'absidiole sud. Ces éléments témoignent d'un certain « archaïsme » au sein de cette construction du XIIe siècle: ce sont en effet des formes plus répandues sur les édifices du siècle précédent, héritées de productions gallo-romaines. Si l'on est ici bien loin des expériences novatrices qui caractérisent un certain nombre d'édifices romans du XIIe siècle, on peut cependant s'étonner de la présence de ces rappels « archaïsants » sculptés en très bas-relief.

Notons en dernier lieu qu'un dessin de 1841 réalisé par l'architecte Gintrac donne à voir une architecture différente du chevet : contrairement à l'actuelle hiérarchisation établie entre les trois absides orientales -l'abside principale présentant une élévation plus importante-, ce document donne à voir un état différent de la partie supérieure des absidioles, alors plus hautes que celles que nous pouvons observer aujourd'hui, et au toit en pente assez accentuée et dirigée vers l'extérieur (contrairement aux croupes rondes qui les coiffent aujourd'hui ¹⁶, autres témoins des restructurations intervenues à l'époque contemporaine).

La particularité du transept

Le transept, d'une quinzaine de mètres de long et voûté en berceau brisé, se caractérise par des bras très légèrement saillants (en considérant que la nef romane reprenait peu ou prou la largeur de la façade) et dont les dimensions ne sont pas égales: le bras nord est en effet plus long et large que celui du sud. Deux fenêtres modernes ouvrent sur la croisée du transept, cette dernière étant portée par des piles qui soutiennent le clocher par l'intermédiaire de chapiteaux sculptés. Une voûte d'arêtes fut établie sur la croisée en 1845 ¹⁷. Entre la naissance de cette voûte et le sommet des cintres court sur la paroi un bandeau de billettes.

Un membre correspondant de la Commission des Monuments Historiques notait dans un rapport daté de juillet 1843 : « au-dessus de la voûte du chœur, [...], se trouve le clocher, en grande partie détruit ou non achevé. La partie construite en pierres se compose d'un carré de murailles, flanqué aux quatre angles de pilastres et sur chaque face de colonnes engagées dont les bases sont recouvertes par la toiture de l'église. Sur cet étage, s'élèvent deux charpentes superposées recouvertes en tuiles et dans lesquelles se trouvent les cloches » ¹⁸. Le carré de murailles évoqué est encore visible sur quelques mètres de haut, présentant un appareil de pierre de taille similaire à celui du chevet.

La disposition actuelle, fruit des reconstructions du XIXe siècle, présente des piles composées et chemisées, celles-ci ayant été renforcées au moment de lancer la voûte. Ces piles présentent la particularité de ne pas se confondre avec le dessin de la croisée du transept. Les deux piles situées à l'est sont dans l'axe du transept, mais celles élevées à l'ouest ont été construites en retrait par rapport à ce même axe (c'est-à-dire qu'elles empiètent sur l'espace de la nef). De ce fait, la nef communiquait par un passage étroit avec le bras sud du transept ¹⁹. Ainsi, on a privilégié d'une part, une forme carrée pour élever le clocher, d'autre part la continuité avec l'abside principale et non avec la nef, puisqu'un rétrécissement s'opère par rapport au vaisseau. Notons enfin qu'un escalier en vis latéral, très érodé, réalisé dans une pierre similaire à celle qui constitue les parties

16. Une corniche contemporaine aux modillons non ouvragés reçoit aujourd'hui les retombées de la charpente de chacune des absidioles.

17. Abbé Thibaut, C. 1897, p. 328.

18. A.D.Gir., 2 O 591, 30 juillet 1843, rapport de Savouroux, membre correspondant de la Commission des Monuments historiques.

19. On retrouve notamment ce genre de passage en Charente dans l'église de Montbron, où la nef communique avec le bras du transept sud, grâce à un petit espace d'environ un mètre entre la pile de sud-ouest et le mur de la nef du XIIe siècle. On voit encore cette disposition sur les plans réalisés au XIXe siècle (cf. fig. 12).

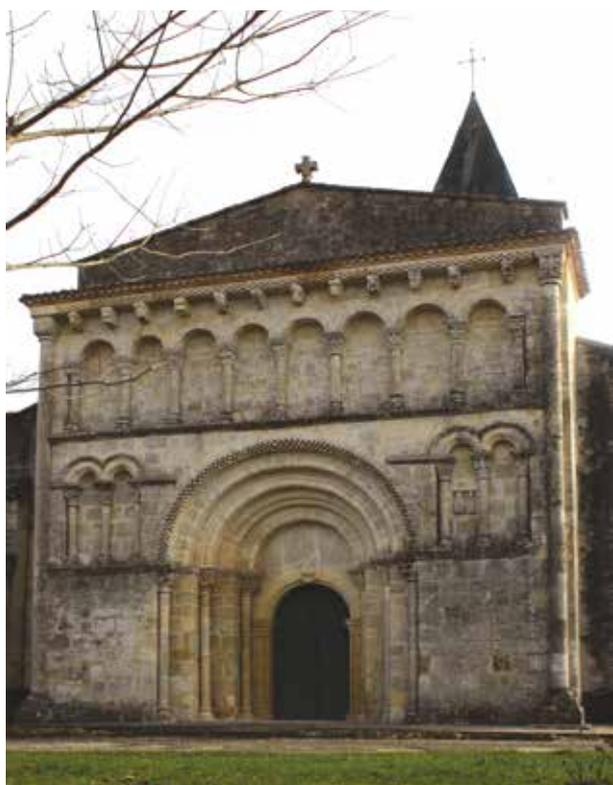


Fig. 6. - La façade occidentale à étages d'arcatures.

romanes de l'édifice, date probablement aussi du XII^e siècle. Il permet l'accès au niveau situé immédiatement au-dessus de la voûte d'arêtes de la croisée du transept, puis s'élève légèrement plus haut pour finalement s'interrompre, aujourd'hui coiffé d'une petite croupe d'ardoises.

La façade à étages d'arcatures, ou l'influence des formes venues du nord de l'Aquitaine

L'extrémité de la nef est close par une façade-écran aussi haute que large (9,50 mètres), à l'ordonnement carré qui présente une élévation bien structurée à deux niveaux, séparés par un cordon de billettes; elle est terminée par une corniche (fig. 6). Cette façade, qui représente le point de convergence de l'iconographie extérieure, accueille l'entrée principale²⁰ de l'église, percée d'un portail à arc en plein cintre orné de cinq rouleaux aux voussures toriques et dont l'archivolte compte trois rangs de billettes.

Deux séries de petites arcades géminées encadrent le cintre de ce portail à la hauteur de l'ébrasement, comme à l'église Sainte-Croix de Bordeaux ou à l'abbaye de la Sauve-

Majeure²¹. Le portail à cinq voussures de cette dernière était en effet flanqué de deux arcs aveugles à double rouleau, eux-mêmes surmontés d'arcs géminés²². Pierre Dubourg-Noves remarque « cette composition dérivée du type saintongeais bien connu, est heureusement renouvelée par la trouvaille originale des deux arcs géminés [...] si plaisante qu'on l'avait reproduite à la Sauve-Majeure, à Lurzine, et qu'on la voit encore à Aillas-le-Grand »²³. L'auteur explique que ce type de façade correspond à la fin d'une évolution qui prend sa source à la cathédrale d'Angoulême.

Sur le niveau supérieur court une arcature aveugle soulignée par un nouveau bandeau de billettes. La corniche qui la surmonte repose sur une série de modillons sculptés; elle est portée par deux colonnes engagées qui jouent le rôle de contreforts. Le tout est couronné d'un pignon, caractéristique des façades du nord de l'Aquitaine. Il s'agit d'une sorte de fronton disposé en léger retrait, sur le haut duquel se dresse une croix de pierre.

Les dimensions de cette façade carrée lui confèrent une allure imposante que les lignes horizontales tendent à accentuer. Des édifices modestes du Poitou présentent un ordonnancement très proche : citons la façade de l'église d'Echillais ou celle d'Echebrune (Charente-Maritime). Ces formes ont également été prises pour modèle en Gironde, à l'église de Petit-Palais notamment, ou à celle de l'abbaye de Blasimon. Cette façade est donc le fruit de diverses influences, qu'elles viennent du nord de l'Aquitaine ou encore de sites girondins d'importance tels que l'abbaye de la Sauve-Majeure.

Le décor roman

La sculpture, fruit d'influences croisées

Les chapiteaux constituent la surface privilégiée du développement des formes sculptées de l'église Notre-Dame-de-Mouchac. Ils s'inspirent du modèle corinthien, notamment du fait de leur épannelage : on a particulièrement soigné la taille des volutes d'angle, généralement adossées à un dé médian ; le décor végétal rappelant les feuilles d'acanthé antiques, à travers des motifs stylisés, y fait également référence.

20. Une entrée secondaire fut en effet percée à l'ouest de la nef, du côté méridional, lors de la réfection du vaisseau.

21. P. Dubourg-Noves remarque qu'on ne sait pas bien laquelle a influencé l'autre.

22. Cf. planche consacrée à l'abbaye de la Sauve-Majeure, dans le *Monasticum Gallicanum*, notamment dans Lacoste, Jacques. 2001, p. 4.

23. Dubourg-Noves, Pierre. 1976, p. 44.



Fig. 7 et 7bis. - Chapiteau nord-est de la croisée du transept.
Adam et Eve.

Intéressons-nous à présent plus en détail à la facture des différentes parties de ces chapiteaux. On note que les tailloirs ont été réalisés d'une manière très simple : le chanfrein est biseauté, parfois lisse, mais le plus souvent sculpté, comme on le remarque sur la façade occidentale. S'y déploient diverses formes géométriques, des coquilles Saint-Jacques ou encore des palmettes stylisées qui dérivent de formules antiques, motifs dont on trouve le modèle sur les chapiteaux de l'abbaye de la Sauve-Majeure²⁴. Quant à la partie inférieure des chapiteaux, constituée par l'astragale, celle-ci ne présente aucune particularité, sa forme arrondie l'apparentant aux productions romanes du XII^e siècle des plus courantes.

Signalons en outre la présence de masques corniers, aux angles des tailloirs des chapiteaux de la croisée du transept et du portail occidental. Ceux-ci représentent des animaux - dont tout porte à croire qu'il s'agit de lions, omniprésents au sein du décor de l'église - mordant une poignée de végétaux, dont les ramifications se poursuivent sur le chanfrein où elles finissent par s'entremêler élégamment. Un autre exemple très semblable est visible sur l'un des chapiteaux de l'église d'Hagetmau, dont

nous verrons que le décor sculpté a probablement influencé les réalisations aillassaises. Rappelons que le motif de la « tête isolée et dépourvue de cou » est une formule courante de l'imagerie romane²⁵.

En dehors de quelques corbeilles aux motifs géométriques simplement gravés, la majorité des chapiteaux a reçu un décor végétal qui se décline de manière très diverse sur l'ensemble des parties romanes de l'édifice. L'on y rencontre ainsi tour à tour palmettes²⁶, tiges rubannées, rinceaux²⁷ et autres enchevêtrements de feuillages, modulés afin de recouvrir la totalité de la surface disponible, illustrant parfaitement l'*horror vacui* qui caractérise l'esthétique romane. Les « feuilles d'eau », larges et

24. Lacoste, Jacques. 2001, p. 11.

25. Bougoux, Christian. 2006, p. 37.

26. Jurgis Baltrusaitis a relevé à Vaison (Vaucluse) un motif particulièrement ressemblant à celui qui se développe en frises sur le chanfrein de certains tailloirs, formé de tiges en as-de-coeur encadrant des palmettes. (Baltrusaitis, Jurgis. 1986, p. 38.)

27. Rinceaux dont on retrouve les formes, très semblables, à l'abbaye de Saint-Sever.

plates, constituent par ailleurs un thème récurrent de la sculpture de cette église, de même que des édifices religieux environnants. Elles portent souvent en leur extrémité une petite sphère, typique du décor de la basilique Saint-Sernin de Toulouse. Jean Cabanot précise que ce motif « est apparu vers la même époque en divers points sur les deux versants des Pyrénées sans que l'on puisse déterminer son origine exacte »²⁸.

Autre *leitmotiv* de la sculpture « aquitaine », et de celle de l'église d'Aillas en particulier, la pomme de pin, faite d'une forme ovale et couverte de rayures gravées qui forment un quadrillage feignant ses écailles. On peut en observer d'autres exemples à Saint-Sernin de Toulouse ou, dans un environnement plus proche, au chevet de l'abbaye de la Sauve-Majeure. Jacques Lacoste écrit, à propos de ce dernier édifice : « selon la nature exacte de l'ornement représenté, il y a là peut-être un pur décor - des pommes de pin, ornement utilisé depuis l'Antiquité - ou une évocation du Christ dont le sacrifice est répété sur l'autel tout proche - s'il s'agit de grappes de vigne »²⁹.

Trois des corbeilles figurées comportent des scènes historiées. Le chapiteau nord-est de la croisée du transept nous donne l'exemple d'une scène représentant très probablement Adam et Eve (fig. 7 et 7bis). Le traitement y est extrêmement simple: trois personnages au corps disproportionné habitent cette surface restreinte: deux sont regroupés sur la face latérale droite, esquissant un geste similaire semblant désigner le troisième de la main droite. Ce dernier tend une main pour cueillir le fruit défendu, symbolisé par une sphère, tandis que de l'autre il semble se frapper la poitrine, peut-être « bat-il sa coulpe »³⁰. Notons qu'Adam et Eve sont généralement dévêtus et placés symétriquement debout à droite et à gauche de l'arbre de la connaissance, ce qui n'est pas le cas ici. En outre, l'identité du troisième personnage nous pose question.

Ces personnages portent tous une longue tunique aux plis horizontaux marqués, dont on trouve un modèle à l'abbaye de la Sauve-Majeure où tous les personnages vêtus qui figurent sur les chapiteaux du chevet ont reçu un traitement identique. Comme l'explique Jacques Lacoste, s'y multiplient « les plis en bourrelets parallèles, souvent refendus et divisés dans leur longueur par des sillons, révélant clairement de la sorte une interprétation de la sculpture romaine qui s'appuie sur l'expérience antique d'ateliers languedociens tel celui de Bernard Gilduin à Saint-Sernin. Ajoutée à de nombreuses autres, cette observation donne l'assurance que le sculpteur avait pris sa formation dans la région de Toulouse. » Peut-on en dire autant du sculpteur qui œuvra à Notre-Dame-de-Mouchac d'Aillas ? Cela permet néanmoins de dater cette sculpture du deuxième quart du XIII^e siècle.



Fig. 8.- Chapiteau nord de l'arc triomphal de l'abside principale. Daniel dans la fosse aux lions.

La seconde corbeille figurée, celle du chapiteau nord recevant les retombées de l'arc triomphal de l'abside principale, nous donne à voir Daniel dans la fosse aux lions, entouré par trois fauves dont les têtes se rejoignent à l'angle de la corbeille, mettant en valeur cette partie du chapiteau (fig. 8). Conformément à une convention adoptée par les sculpteurs romans, leur queue vient se poser sur leur flanc. Sur le portail de la façade occidentale, ces lions affrontés partagent la même tête, procédé courant de la sculpture ornementale adapté au motif des animaux affrontés, qu'on attribue souvent à un héritage oriental. Ces lions à tête unique ornent les chapiteaux de nombreux édifices, tels que Notre-Dame-la-Grande, Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers ou encore, à une échelle régionale, l'abbaye de la Sauve-Majeure ou celle de Moissac. La facture de ces lions de l'église d'Aillas les apparente à ceux de Saint-

28. Cabanot, Jean. 1974, p. 107.

29. Lacoste, Jacques. 2001, p. 11.

30. Réau, Louis. 1955, p. 227.

Sever, (que Jean Cabanot appelle « lions souriants »³¹), du fait de leurs proportions, de l'expression de leur tête et sa forme assez fine, de leur crinière bouclée et de leurs pattes noueuses qui ressemblent à des serres.

La figure de Daniel, très populaire, a ainsi donné lieu à de nombreuses représentations au XIIe siècle ; Christian Bougoux le qualifie notamment de « stéréotype religieux »³². Le prophète est ici assis entre les fauves, de même que sur les chapiteaux de Saint-Eutrope de Saintes. Les bras du personnage, disproportionnés, sont tendus sur les côtés, tandis que de nombreuses représentations le montrent priant les bras levés au ciel³³.

Un autre épisode de l'Ancien Testament est représenté sur l'un des chapiteaux du portail occidental, où se tient Tobie. Si la sculpture est très dégradée, on distingue cependant clairement ce personnage situé à l'angle de la corbeille, sur les épaules duquel on devine un poisson surdimensionné, qui retombe lourdement sur chacun des côtés. La composition est à rapprocher de celle d'un des chapiteaux du portail de l'église Saint-Martin-de-Montphélix, dans le canton d'Auros, ou encore à celui de l'église de Courpiac.

Evoquons enfin le thème des oiseaux affrontés, autre motif récurrent de la sculpture romane. Quatre oiseaux habitent la corbeille du chapiteau sud-est de l'arc triomphal de l'abside, se détachant sur un fond orné tapissé de volutes. Ces derniers sont groupés par deux sur l'angle nord-ouest, où ils rapprochent leurs têtes, séparés par une plante stylisée comme on peut fréquemment l'apprécier sur les productions du XIIe siècle³⁴. Leurs proportions naturelles, leur allure élancée et leurs plumes sculptées à la manière d'écaillés donnent une certaine élégance à la réalisation et la rapprochent de celles de Saint-Sernin de Toulouse. Les pattes des oiseaux se rejoignent sur des têtes humaines, ce qui apparente le chapiteau à ceux de Saint-Sever ou de la crypte de l'église d'Hagetmau³⁵. Notons que ces dernières comparaisons ne se contredisent pas puisqu'une parenté a été observée entre les réalisations sculptées de Saint-Sernin de Toulouse et celles de Saint-Sever, influencées par le rayonnement du chantier toulousain.

D'autres thèmes figurés tels que les figures animales, légendaires (sirènes) ou humaines (acrobates), parfois bicorporées, se déclinent ainsi sur les chapiteaux mais aussi sur les modillons de l'église. On y rencontre ainsi les sujets principaux du répertoire médiéval : des animaux et monstres, deux modillons au décor géométrique et, le thème le plus représenté, les figures humaines. Leur disposition qui semble arbitraire ne permet pas d'y voir une quelconque signification. On peut cependant remarquer la présence d'une représentation humaine sur un modillon sur deux. Si ces figures ne peuvent constituer dans leur enchaînement une séquence narrative lisible, elles semblent toutes évoquer l'idée du péché : figures difformes,

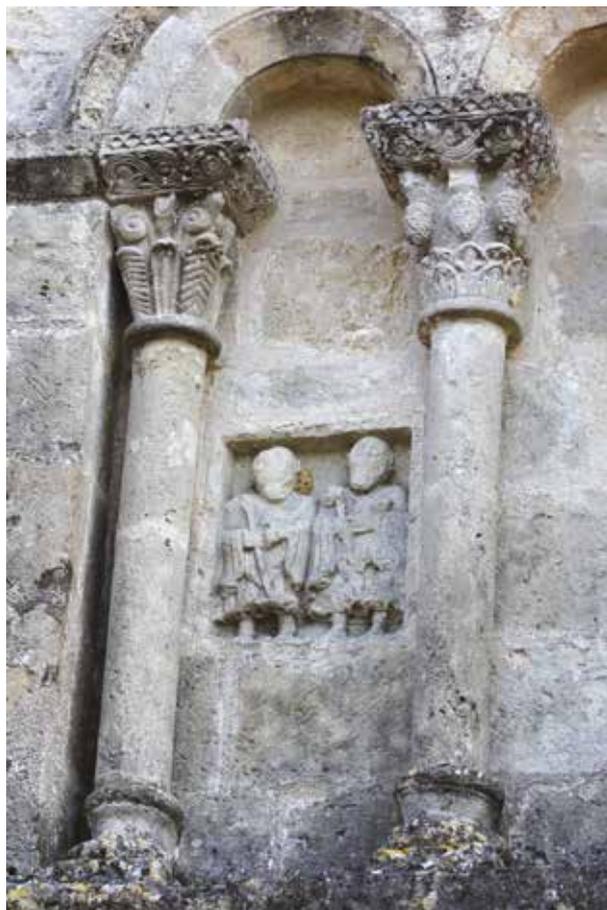


Fig. 9. - Plaque sculptée de la façade occidentale (baies géménées sud).
Abbés croisés.

aux traits exagérés ou grimaçants, serpent, animaux aux traits grossiers, monstre engloutissant par la tête un probable damné, scènes lubriques, acrobates, autant de figures négatives qui prouvent que « l'homme à l'époque romane ne manquait pas d'avertissements »³⁶. Cet ensemble sculpté des modillons soutenant la corniche constitue ainsi une véritable « imagerie pédagogique » (Georges Duby).

31. Cabanot, Jean. 1987.

32. Bougoux Christian. 2006, p. 22.

33. C'est notamment le cas d'un chapiteau du cloître de Moissac, d'un autre conservé au musée de Toulouse.

34. Mâle, Emile, 1998 (réed.), p. 346.

35. Cabanot, Jean. 1987, p. 157.

36. Crozet, René. 1971, p. 148.



Fig. 10 et 10bis. - Absidiole sud. Peintures gothiques.

Signalons en outre la présence sur la façade occidentale, d'un petit bas-relief entre les baies géminées encadrant le portail, du côté droit (fig. 9). Celui-ci représente deux personnages crossés et portant une Bible, probablement deux évêques et non des pèlerins comme cela a souvent été écrit. Une inscription située sur l'angle supérieur droit du cadre de pierre qui entoure la réalisation, fort dégradée, semble indiquer « SANCTI MA[...]NO ». Peut-on établir un rapprochement avec les plaques sculptées insérées dans les parois de certains monuments du XI^e siècle, dont l'un des plus représentatifs est sans conteste la tour-porche de Saint-Benoît-sur-Loire ? S'agit-il d'une réminiscence de formes apparues au siècle précédent ? On trouve ce genre de réalisation, généralement faite de manière assez grossière, dans le même matériau que le reste du parement, et dont le placement n'est pas toujours cohérent, à Reignac, près de Barbezieux, ou encore à Villegnon, dans les Charentes. On peut observer à quelques kilomètres au nord-ouest d'Aillas, un autre exemple d'une facture cette fois extrêmement simple à l'église Saint-Martin-de-Mazerac.

Intéressons nous enfin aux chrismes. Aujourd'hui, neuf monogrammes sont conservés dans le département, situés pour la plupart au sud-est de Bordeaux³⁷. Celui de l'église d'Aillas est situé sur le tympan de la façade occidentale, à 3,50 m du sol. Renversé de gauche à droite, il est ceint d'un étroit bandeau plat et présente un diamètre d'environ 40 cm. Malgré son très mauvais état de conservation, on distingue les lettres en léger relief : X P S (la panse du P n'est plus visible) avec le Ω appendu et le A accolé. On peut donc le classer aux côtés des chrismes de type pyrénéen. Le tracé des lettres part d'un cercle médian, comme sur les chrismes de Masseilles ou de Saint-Ciers-de-Canesse (Gironde). Selon Léo Drouyn, il s'agit d'une « copie faite par un imagier ignorant : il a mis l'oméga avant l'alpha, il a renversé le rho et n'a pas su faire le S. Peut-être aussi ce dernier est-il trop dégradé pour qu'on puisse le voir »³⁸.

Les vestiges de peintures gothiques

Avant que l'œil du visiteur ne soit attiré par les sculptures ornant l'intérieur de l'église, ce sont probablement d'abord les fresques qui ornent les parois des espaces orientaux qui retiendront son attention.

Les absidioles renferment les plus anciens témoignages de ces peintures. Léo Drouyn signalait dans l'abside nord une peinture murale du XIV^e siècle représentant une Vierge à l'enfant et dont il reste seulement quelques traces. Ces constatations furent faites après que l'absidiole ait été débadigeonnée de « peintures sans intérêt »³⁹. Il s'agissait probablement du dessin d'une mandorle en amande, dont les contours étaient formés de bandes rouges et bleues que l'on distingue encore.

Un ensemble de deux peintures rectangulaires décore quand à lui la paroi orientale de l'absidiole sud (fig. 10 et 10bis). Cela forme une large frise, encadrant la baie axiale, sur laquelle sont représentées cinq figures en buste. Robert Mesuret décrit, au nord de la fenêtre, le Christ nimbé portant le livre et tenant la hampe d'une croix. A sa droite se tiennent saint Jean et un autre apôtre. Au sud, leur font face saint Pierre brandissant une clef démesurée accompagné d'un apôtre qui pourrait être Mathieu. La chapelle était enduite d'un « épais mortier » en 1862 et encore en 1897⁴⁰.

37. Favreau, Robert *et alii*. 1985, p. 105-107.

38. A.M.Bx, Fonds Drouyn, ms 290, Notes historiques et archéologiques, t. 48, n° 682, p. 406-407.

39. Dossier du service de l'Inventaire, DRAC Aquitaine, p. 102 (dossier non signé).

40. Thibaut, abbé C. 1897. Notons que Jean-Auguste Brutails ne mentionne pas ces peintures dans sa monographie de 1912.



Fig. 11. - Voûte en cul-de-four de l'abside principale.
Christ en majesté entouré des symboles des quatre Évangélistes.

Robert Mesuret suppose que cette dernière réalisation date des alentours de 1300⁴¹. Quant au dossier du Service de l'Inventaire, il conclut : « les caractères de cette peinture comme les décors géométriques du pourtour (une tresse supérieure et des draperies feintes) sont gothiques. Les ducs de Bouillon, possesseurs depuis 1651 de cette portion du duché d'Albret, ne doivent pas être responsables de l'ornementation de la chapelle, néanmoins la présentation et l'apprêt de cette portion de fresque semblent tardifs et dans le choix des personnages l'on doit avoir à faire à un commanditaire privé. Celui-ci aurait alors fait venir un artiste étranger que l'on peut qualifier d'expérimenté ou d'original [...] par son sens de la synthèse, l'aspect compact de ses physionomies et des expressions de visage proche de la statuaire monumentale. Sans avoir connaissance de ce qu'a vu L. Drouyn, on peut opter pour la fin du XIVe ou peut-être le XVe siècle ».

Une *Majestas domini* orne la voûte en cul-de-four de l'abside principale, thème qui constitue le décor de nombreuses églises romanes, repris jusqu'à la fin de l'époque gothique⁴² (fig. 11). Le Christ de gloire, trônant sur un globe et esquissant le geste de la parole de la main droite, est entouré par les emblèmes des quatre Évangélistes, nimbés et pourvus d'un phylactère. L'ensemble se détache sur un fond bleu lumineux qui rappelle le principe spirituel. La figure du Christ est rehaussée par une mandorle quadrilobée, caractéristique des productions gothiques⁴³. Le reste de la paroi se pare de tentures feintes, dont on retrouve un écho dans chacune des absidioles ou sur les colonnes et arcs qui ouvrent sur les parties orientales. Ces peintures sont le fruit de restaurations intervenues au XIXe siècle, ayant « conservé le souvenir de l'iconographie des peintures médiévales qu'elles ont reçu et dont elles reprenaient les thèmes »⁴⁴.

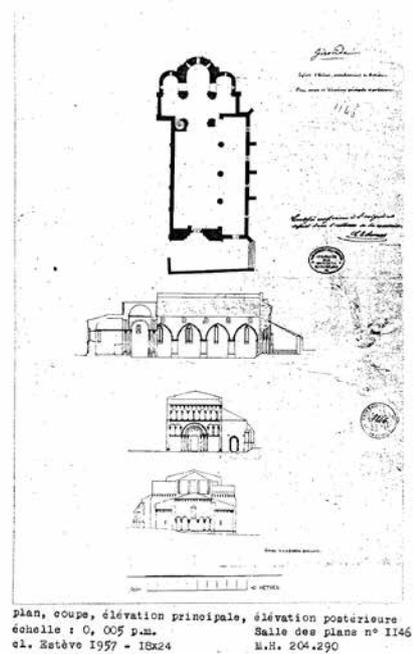


Fig. 12. - Plan, coupe, élévations principale et postérieure de l'église d'Aillas au XIXe siècle (par Charles Durand, architecte des Monuments historiques).

Les écrits de Léo Drouyn nous apportent un précieux témoignage sur les peintures du niveau inférieur, probablement recouvertes par le décor actuel: « tout le soubassement [...] jusqu'à la corniche est orné de peintures fort dégradées et qui paraissent appartenir au XIVe siècle ; au fond, sont des personnages qui m'ont paru être des apôtres, grandeur nature. Partout ailleurs ce sont des fleurons, des roses, des compartiments triangulaires, des branchages terminés par des feuilles et des roses. Tout ces ornements sont rouges, le dessin des personnages est noir, œuvre d'un ouvrier inexpérimenté »⁴⁵.

41. Mesuret, Robert. 1967, p. 88.

42. Deschamps, P. et Thibout, M. 1961, p. 14.

43. Regon Annie. 2004, p. 50.

44. Gaborit Michelle. 2002, p. 54.

45. Dossier du service de l'Inventaire, DRAC Aquitaine, p. 102 (dossier non signé).

Les remaniements ultérieurs

L'œuvre du XIXe siècle

Un bas-côté fut tout d'abord élevé sur le flanc sud, au XVIe ou au XVIIe siècle selon Brutails ⁴⁶ (fig. 12). Si l'église fut relativement peu modifiée jusqu'au XXe siècle, elle connut ensuite plusieurs campagnes de travaux, les différents projets de reconstruction présentés à la Commission des Monuments historiques de 1898 à 1900 ayant tous été refusés. Dès 1808 on remit à neuf les lambris qui s'étaient effondrés, ainsi que les sols. La restauration de la façade intervint en 1843, un an après son classement au titre des Monuments historiques, de même que la démolition de l'auvent qui la masquait. Les différentes campagnes furent conduites par les architectes Durand puis Thiac. Cette volonté de restauration ne fut cependant pas sans conséquences. Le membre correspondant de la Commission des Monuments historiques s'afflige en juillet 1843 du badigeon réalisé sans son accord par le maître-ouvrier en charge des travaux, cherchant à uniformiser l'aspect de la façade ⁴⁷ : « Dans son ensemble, cette façade est très remarquable [...] Il serait vivement à regretter qu'une main maladroite ou présomptueuse y toucha. Mais la couleur imprimée par le temps, mais ces teintes si chaudes, si pittoresques qu'il répand sur les vieux monuments ont disparu sous le badigeon. C'est un travestissement que j'aurais tenté d'éviter à la façade de l'église d'Aillas si j'avais été prévenu à temps ».

De nouvelles interventions eurent lieu en 1870-1871, la façade menaçant de s'effondrer malgré les interventions précédentes : « l'église d'Aillas a été classée au rang des Monuments historiques; ce qui lui a valu ce mérite, ce sont principalement les objets que l'on remarque à la façade et c'est précisément cette partie de notre monument qui menace une ruine imminente » ⁴⁸.

Le projet d'un clocher de pierre fut soumis à l'architecte M. Girard dès 1844. On éleva cette première construction au-dessus de la croisée du transept, sur l'emplacement du clocher de bois préexistant, « en forme de tour sur poteaux avec décharges en croix de Saint-André et toiture en pavillon » ⁴⁹. Les travaux s'échelonnèrent de 1845 à 1848. Léo Drouyn note lors de son second passage à Aillas, le 12 avril 1860 : « [Le clocher] est neuf et en style roman tel que sait le faire la Commission des Monuments historiques de la Gironde livrée à ses propres inspirations » ⁵⁰. L'un des correspondants de la Commission des Monuments historiques note quant à lui en 1893 : « le clocher primitif a été reconstruit, mais malheureusement sans tenir compte de la partie inférieure encore existante aujourd'hui et qui indique que la reconstruction ne ressemble en rien à l'église primitive » ⁵¹.

Il s'agit d'une construction de plan carré, consolidée par quatre contreforts d'angle. La toiture, assez aiguë, est formée par quatre pans recouverts d'ardoises. On y conserve une cloche datant de 1526, qui aurait été apportée du village de Berlin, classée le 12 octobre 1942 et une autre de 1538, portant les monogrammes de la Vierge et du Christ. La foudre tomba en 1900 sur ce clocher, causant d'importants dégâts.

Dès l'année suivante, malgré la situation financière difficile de la fabrique, le conseil municipal décida une restructuration complète des bâtiments qui fut à nouveau refusée par la Commission des Monuments historiques, concluant au fait qu'on souhaitait plus innover que restaurer ⁵². Quant au chevet, celui-ci n'a - comme on l'a évoqué - pas été l'objet de travaux importants, si ce n'est le remplacement de deux colonnes et des corniches au sommet des absidioles ⁵³. Les modifications concernèrent surtout les parties intérieures, et notamment le décor mural de l'abside ⁵⁴. Le XIXe siècle fut enfin l'époque où l'on ajouta une sacristie sur le flanc nord. Les grands remaniements furent ceux qui intervinrent au XXe siècle sous la houlette de Léon Drouyn.

Notre-Dame d'Aillas au début du XXe siècle : les reconstructions de Léon Drouyn

L'église ne comportait probablement à l'époque romane qu'un unique vaisseau ; on peut la ranger parmi les édifices à nef courte, avec près de 21 m de long et 9,5 m de large, un

46. Brutails, Jean-Auguste. 1912, p. 25.

47. « Le maître ouvrier m'a donné pour raison que comme le rez-de-chaussée avait été depuis longtemps recouvert de couches de chaux, il n'avait pas pensé pouvoir l'enlever sans dégrader le monument et qu'il avait préféré, au lieu de gratter, relier le tout par une teinte uniforme. Sous ce dernier point de vue, je ne pouvais que l'approuver. Au surplus il faut espérer que les pluies battantes auxquelles cette façade se trouve exposée par son orientation, feront dans peu d'années raison de ce badigeon. » (A.D.Gir., 2 O 591).

48. A.D.Gir. 2 O 591, Rapport du maire, 17 octobre 1868.

49. Marquette, Jean-Bernard. 2000, p. 40. Description d'après un croquis de Léo Drouyn.

50. A.M.Bx, Fonds Drouyn, ms 290, Notes historiques et archéologiques, t. 48, n° 682, p. 406-407.

51. A.D.Gir. 2 O 591, Compte rendu de visite d'un membre de la Commission des Monuments historiques, juillet 1893.

52. A.D.Gir. 2 O 581, Administration et comptabilité communale des bâtiments publics, dossiers communaux, 1803-1902.

53. A.D.Gir. 2 O 581, 27 août 1898, n° 7, 8 et 9 du devis du cabinet d'architecte de Léon Drouyn.

54. Une lettre du 26 juin 1863 adressée par le prêtre d'Aillas au secrétaire de l'archevêché M. Fontenau évoque « une abside bien restaurée, [...] peinte avec ses deux chapelles qui offrent un espace charmant et qui ne laisse rien à désirer ».

type courant en milieu rural⁵⁵. La hauteur actuelle de la nef sous voûte compense ces proportions trapues, de même que les percements, assez hauts. Le rapporteur de la Commission des Monuments Historiques décrivait l'intérieur de l'église, le 30 juillet 1843⁵⁶. « Si l'on pénètre à l'intérieur de l'église d'Aillas, l'on remarque que la nef principale est plus élevée que le chœur. Elle est couverte par un plafond en bois formant une voûte en ogive. A droite et à gauche, et à la naissance du plancher en voûte, règne une rangée de petites fenêtres bouchées. Leur forme ne présente rien de remarquable. A droite le mur qui les supportait a été découpé plus tard en arcades aiguës supportées par trois piliers ronds et par deux pilastres. Entre ces arcades et le mur situé au midi, existe un collatéral ou bas-côté éclairé par quatre fenêtres dont les dessins font suffisamment connaître leur caractère et l'époque de leur construction. Ce collatéral a une porte ouverte dans la façade ».

Cette nef, ainsi remaniée à l'époque moderne, fut reconstruite par Léon Drouyn en 1902, qui conserva les quatre travées préexistantes. Chaque travée est éclairée par une fenêtre à arc en plein cintre; chacune est garnie de vitraux contemporains. Le dossier du Service de l'Inventaire note que ces baies étaient brisées à ornements flamboyants⁵⁷, avant la reconstruction. Les coupes réalisées par les Monuments historiques à la fin du XIXe siècle montrent clairement que les deux premières baies de l'est du bas-côté sud étaient larges, séparées par un meneau et en effet décorées au niveau de l'arc; les deux suivantes, du côté ouest étaient de même hauteur mais simples et bien plus étroites. Quant aux baies de la façade nord, celles-ci dataient apparemment encore de l'époque romane. Ces dernières baies à arc en plein cintre étaient de petite taille, très évasées en dedans, et haut placées.

Le collatéral moderne fut repris, on diminua sa largeur de manière à ce qu'il prolonge la paroi méridionale du bras du transept. Au nord, on réalisa un second bas-côté en déplaçant le mur gouttereau deux mètres plus au nord, celui-ci étant légèrement plus large. Un renforcement créé entre les deux premières travées abrita un confessionnal, au sein d'un ensemble construit contre le mur gouttereau nord, englobant la sacristie. Les arcades brisées retombant sur des piliers ronds, séparant les collatéraux du vaisseau principal, furent remplacées par des arcs en plein cintre, posés sur des chapiteaux au décor uniforme et extrêmement courant au début du XXe siècle. Des piliers cruciformes à colonne engagée sur dossier reçurent les retombées de ces derniers chapiteaux. Sur les murs gouttereaux, on disposa face à eux des pilastres dont les chapiteaux reçoivent les retombées de chaque arc doubleau. Les collatéraux et la nef furent en effet respectivement couverts de voûtes d'ogives barlongues et oblongues. De hautes baies en arc en plein cintre furent ouvertes et garnies de vitraux. Une série de contreforts permit à l'extérieur de contrebuter la poussée des voûtes.

Notons enfin que la couverture de la nef à deux pans est plus élevée que celle de chaque bas-côté, à pan unique, ce qui n'était pas le cas à l'époque moderne, où un pan recouvrait la partie méridionale du vaisseau et le collatéral.

Ces restructurations donnèrent lieu à une incohérence du plan. Ainsi, à l'extrémité orientale du bas-côté sud, un petit espace de quelques mètres carrés se trouve isolé, simplement éclairé par une baie. Il est emprisonné entre d'épaisses parois: à l'ouest par le bras du transept, à l'est par la fermeture du bas-côté et au nord par l'une des piles de la croisée. Trois départs d'axes se dessinent sur la partie orientale qui rejoignent cette paroi à la pile de la croisée, formant un imbroglio de pierre. L'un de ces arcs semble être le témoin d'une arcade moderne, qui ouvrirait sur l'ancien bas-côté, plus large, ce que semble confirmer les dessins des Monuments historiques du XIXe siècle, dont les coupes montrent des arcades brisées identiques.

Conclusion

L'église Notre-Dame-de-Mouchac d'Aillas offre ainsi le témoignage d'un édifice de la première moitié du XIIe siècle, remanié aux époques moderne et contemporaine, mais qui ne semble pas avoir été modifié à la fin du Moyen Age, comme on le remarque sur nombre d'autres édifices religieux du canton d'Auros.

L'étude de la sculpture nous amène à plusieurs conclusions. Certains éléments représentatifs de motifs ou de dispositifs propres au XIe siècle côtoient des thèmes bien plus novateurs, illustrant les jeux de contrastes qui caractérisent notamment l'art roman. Ainsi rencontre-t-on figures géométriques, tresses, palmettes ou encore un bas-relief formé d'une plaque sculptée, qui cohabitent avec des scènes historiées de l'Ancien Testament, des scènes aux sujets plus prosaïques (acrobates, hommes se tirant la barbe, etc.) ou encore des rinceaux. On observe ainsi le rappel et l'appropriation de modèles éloignés dans le temps, mêlant des motifs que l'on peut qualifier d'« archaïques » et des réalisations plus novatrices, ce, dans un ensemble où chacune de ces formes coexiste et forme un ensemble somme toute assez harmonieux. Par ailleurs, cette sculpture témoigne d'influences diverses: les modèles semblent appartenir à la

55. Cependant, ces mêmes proportions distinguent l'édifice des autres églises du canton, dont la taille et le plan sont bien plus modestes.

56. A.D.Gir. 2 O 591, 30 juillet 1843, rapport de Savouroux, membre correspondant de la Commission des Monuments historiques.

57. Dossier du Service du Patrimoine et de l'Inventaire, DRAC Aquitaine, p. 102.

région bordelaise (l'abbaye de la Sauve-Majeure), mais aussi aux régions landaise, agenaise et toulousaine, ainsi qu'aux territoires du nord de l'Aquitaine. L'analyse des peintures murales, qui gagnerait à être approfondie, semble confirmer la présence de peintures gothiques.

Quant aux formes architecturales, celles-ci mettent également en exergue le champ d'influences croisées au sein duquel se place cette église. Certaines de ces formes sont en effet nées de l'influence exercée par des monuments emblématiques des régions alentour, ce qui témoigne du rayonnement des courants architecturaux ayant pénétré le territoire girondin, notamment du fait de la proximité de l'axe que constitue la Garonne.

Bibliographie

- Araguas, Philippe. *L'abbaye de la Sauve-Majeure*. Paris, Editions du Patrimoine, 2001.
- Baltrusaitis, Jurgis. *Formations, déformations. La stylistique ornementale dans la sculpture romane*. Paris, Flammarion, 1986.
- Bougoux, Christian. *Imagerie romane de l'Entre-deux-Mers: iconographie raisonnée de tous les édifices romans de l'Entre-deux-Mers*. Bordeaux, Bellus ed., 2006.
- Brutails, Jean-Auguste. *Du rôle des chemins dans la propagation des formes architecturales au Moyen Age. Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1925, t. XVIII.
- Cabanot, Jean. *Le décor sculpté de la basilique Saint-Sernin de Toulouse. Bulletin monumental*, 1974.
- Cabanot, Jean. *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*. Paris, Picard, 1987.
- Collectif. *Léo Drouyn et le Bazadais méridional*. Editions de l'Entre-deux-Mers, 2000.
- Coudroy de Lille, Pierre. *Commande de retables et de chandeliers pour l'église d'Aillas en 1705 (retranscription)*. Bordeaux, Biscaye Frères ed., 1976.
- Crozet, René. *L'art roman en Poitou*. Paris, Laurens, 1948.
- Crozet, René. *L'art roman en Saintonge*. Paris, Picard, 1971.
- Deschamps, P. et Thibout, M. *La peinture murale en France au début de l'époque gothique (1180-1380)*. CNRS, Paris, 1963.
- Dubourg-Novès, Pierre. *Guyenne romane*. La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1969.
- Ducourneau, Alexandre. *La Guienne historique et monumentale*. Bordeaux, Editions de l'Entre-deux-Mers, 1842 (2000 rééd.).
- Favreau, Robert et alii. *Corpus des inscriptions de la France médiévale, Chrismes du Sud-Ouest*. T. 10. Paris, CNRS, 1985.
- Gaborit, Michelle. *Des hystoires et des couleurs: peintures murales médiévales en Aquitaine, XIIIe et XIVe siècles*. Bordeaux, Confluence ed., 2002.
- Gardelles, Jacques. *Recherches sur l'origine des façades à étages d'arcatures dans les églises médiévales. Bulletin Monumental*, 1978, p. 113-133.
- Gensbeitel, Christian. *L'architecture religieuse du XIe siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XIIe siècle*. Thèse de doctorat, J. Lacoste dir., Université Michel de Montaigne- Bordeaux III, 2004.
- Igarashi-Takeshita, M. *Les lions dans la sculpture romane en Poitou. Cahiers de Civilisation médiévale*, 1980, p. 37-52.
- Kanaan-Kedar, Nurith. *Les modillons de la Saintonge et du Poitou comme manifestation de la culture laïque. Cahiers de civilisation médiévale*, n° 29, 1986, p. 311-330.
- Lacoste, Jacques. *Visiter la Sauve Majeure*. Bordeaux, Sud Ouest, 2001.
- Mâle, Emile. *L'art religieux du XIIe siècle en France*. Paris, Armand Colin, 1998 (rééd.).
- Mesuret, Robert. *Les peintures murales du Sud-Ouest de la France du XIe au XVIe siècle*. Paris, Picard, 1967.
- Provost, Marion. *L'église Notre-Dame de Mouchac d'Aillas*. Mémoire de Master 1, sous la direction de MM. Philippe Araguas et Christian Gensbeitel, Université Bordeaux III, 2009.
- Réau, Louis. *Iconographie de l'art chrétien*. Presses Universitaires de France, Paris, 1955-1959.
- Regon, Annie. *Peintures murales médiévales: images pour un message*. Paris, Rempart, Desclée de Brouwer, 2004.
- Roudié, Paul. *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et Bazadais, de 1453 à 1550*. T. I, Bordeaux, Sobodi, 1975.
- Thibaut, C. (abbé). *Une paroisse rurale de l'ancien diocèse de Bazas, Notre-Dame-de-Mouchac du Grand-Aillas en Albret. Revue catholique de Bordeaux*, 1897.
- Traissac, Elisabeth. *Les abbayes cisterciennes de Fontguilhem et du Rivet, et leur rôle dans le défrichement médiéval en Bazadais. Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1960, p. 141-158.
- Vergnolle, Eliane. *Réflexions sur les chapiteaux à feuilles lisses à propos de Saint-Sever*. Actes du colloque International « Saint-Sever, millénaire de l'abbaye », CEHAG, 1986.